



Vol. 2 No 1 – Avril 2025

ISSN : 3088-7836

EISSN :

p. 31 – 39

Termes intraduisibles

Les pépites interculturelles

Untranslatable Terms

Intercultural Nuggets

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de
l'Enseignement Intensif des Langues,
Université Batna 1 (Algérie),

ncipit_sadi@yahoo.fr

Soumission : 20.02.2025

Acceptation : 31.03.2025

Publication : 16.04.2025

Ghedjati - 17201

Résumé — Il est des termes et des expressions qui mettent en échec les plus inventifs des traducteurs. Mais demeure le recours salvateur aux notes infrapaginales qui, lorsqu'elles expliquent que le concept, l'idée, la réalité désignés par tel ou tel autre terme est intraduisible, et lorsqu'elles tentent, de montrer, tant bien que mal, souvent à l'aide d'une longue digression ce dont il s'agit, ouvrent des voies interculturelles à nulles autres pareilles dans l'enrichissement qu'elles apportent dans les langues traduites, chez les lecteurs ou pourquoi pas auditeurs, non natifs. Là apparaît l'immense apport de la traduction qui, ainsi dépasse cette transposition d'une langue à une autre, dans cet enjambement vers la découverte, vers le véritable enrichissement, montrant aux sujets des différentes communautés linguistiques, les différences fondamentales sur lesquelles se construisent les grands sens, les vraies sémantiques, sources inépuisables d'émerveillements, mais aussi de remises en question et de tentatives objectives de compréhensions, d'adhésions et d'élan civilisateurs projetés vers l'autre, les autres dans ce qu'ils ont de spécifique, d'authentiquement spécifiques. Des ponts se jetteront ainsi entre les peuples qui surpasseront toutes les passerelles réelles faites beaucoup plus pour séparer que pour réunir.

Ces termes impossibles à traduire constituent de véritables pépites de savoirs donnant toute la mesure mais aussi toute la nécessité de la traduction, car loin de toutes les affirmations narcissiques et ethnocentriques, les hommes comprendront, dans ce village planétaire de plus en plus exigu et où règne une surdité de plus en plus vaste, qu'ils ont tant à apprendre les uns des autres, surtout à travers ce qui les différencie.

Mots-clés : *littérature, traductions, difficultés, sémantique, culture.*

Abstract — There are terms and expressions that defeat the most inventive translators. But remains the saving recourse to the infrapaginal notes which, when they explain that the concept, the idea, the reality designated by this or that other term is untranslatable, and when they try, somehow, often using from a long digression what is involved, open up intercultural paths to no other similar in the enrichment they bring in the translated languages, in the readers or why not listeners, non-native. There emerges the immense contribution of translation, which thus transcends this transposition from one language to another, in this step towards discovery, towards true enrichment, showing to the subjects of the different linguistic communities the fundamental differences on which they are built. the great senses, the true semantics, inexhaustible sources of wonder, but also of questioning and objective attempts at understandings, adhesions and civilizing impulses projected towards the other, the others in what they have of specific, authentically specific. Bridges will thus be thrown between the peoples who will surpass all the real bridges made much more to separate than to reunite.

These terms impossible to translate are true nuggets of knowledge giving the full extent but also the need for translation, because far from all the narcissistic and ethnocentric affirmations, the men will understand, in this global village increasingly cramped and where reigns more and more deafness, that they have so much to learn from each other, especially through what differentiates them.

Keywords : *Literature, Translations, Difficulties, Semantics, Culture.*

« Les arts archaïques, les arts primitifs et les périodes
“primitives” des arts savants sont les seuls qui ne vieillissent
pas » (Lévi-Strauss).

Introduction : de la déontologie...

Dans tous les discours, une forme de fidélité déontologique s'impose car il faut traduire au plus près de l'original. Sous peine d'introduire, sinon le désordre, le chaos, du moins l'erreur et toutes les incidences négatives qui ne manqueront pas de naître dans la béance de cette carence.

Mais il se trouve que les discours les plus prégnants ne sont pas ceux immédiatement utilitaires. Statistiquement, ces discours sont autant volumineux que nombreux.

De fait le discours littéraire représente un continuum plus vaste que tous les autres types de discours réunis. L'une des excroissances les plus importantes amplifiant ce discours, provient sans aucun doute de la traduction des œuvres littéraires. Et des libertés dont disposent leurs traducteurs. Milan Kundera s'en est plaint amèrement.

1. De la dépossession en traduction

C'est dire que la traduction, dans ces conditions, est un véritable acte de dépossession. Lequel est d'autant plus gravissime qu'il dénature des productions authentiquement personnelles. Il est vrai que l'opération de traduction a été l'objet de beaucoup de soins et de maintes théorisations, mais il n'en demeure pas moins qu'elle n'obéit aucunement à de quelconques règles. D'où l'exigence de compétences spécifiques et de prises d'initiatives relevant de la création artistique véritable. Lesquelles compétences doivent continuellement observer qu'il y a toujours du sens dans et par la différence.

À l'intérieur d'une même langue et d'une communauté donnée, la différence permet l'évasion de la dimension appauvrissante de la monosémie. Car, en plus de la différence binaire qui permet de donner un sens par comparaison à son opposé, les nuances, au sein d'un même sens, investissent ce dernier d'une charge sémantique considérable, relevant de l'épanouissement le plus florissant. À titre d'exemple, en français, le sens de la peur couvre les nuances suivantes : affolement, alarme, alerte, angoisse, appréhension, crainte, effroi, épouvante, frayeur, inquiétude, terreur, phobie...

— Mais en est-il nécessairement de même dans d'autres langues ?

Il faudrait un travail de collaboration pour pouvoir statuer sur une telle situation.

La traduction, dans ce cas et dans beaucoup d'autres, similaires, ne rendra jamais complètement compte de toutes ces nuances dans d'autres langues. La différence enjambe donc, avec la célérité que l'on lui connaît, toutes les frontières linguistiques et culturelles pour instituer des sens nouveaux. C'est pourquoi les traducteurs parsèment leurs textes de notes palliant l'insuffisance de la traduction. Souvent ces notes expliquent que tel mot n'a pas d'équivalent dans la langue de traduction et que l'on a recours à des périphrases avec l'ambition d'approcher le plus possible le sens original. Encore faut-il y arriver. Et encore faut-il que le lecteur de la version traduite puisse saisir la ou les nuances.

Cela suppose, ne serait-ce que dans le détail, un travail de réécriture, de créativité, d'initiative de la part des traducteurs surtout dans le cas des traductions faites non pas à partir de la version originale mais d'une autre, intermédiaire en quelque sorte, faite de seconde main. La sémantique s'en trouverait distendue, sans doute dans des proportions imprévues, et ceci sans aborder l'aspect encore plus nuancé, pour ne pas dire plus, des entités culturelles souvent irréductibles et donc foncièrement intraduisibles. En fait, c'est dans ces béances entre les considérations culturelles, que l'efficacité perd pied et se dilue car certains éléments demeurent intraduisibles.

Mais la traduction ne se limite pas seulement à la disponibilité ou non des termes. Il y a, en effet, plus complexe à affronter. Et Umberto Eco, écrivain polyglotte, traduit dans de nombreuses langues, parle des écueils de la traduction, où, il s'agit véritablement, de combler un déficit insurmontable inhérent à la langue de traduction. Umberto Eco, en tant que théoricien et pédagogue, a avoué sa prédilection pour un texte qu'il

considère comme capital dans la littérature universelle. Il s'agit, en l'occurrence, de *Sylvie*, nouvelle de Gérard de Nerval. Dans maints ouvrages théoriques, Umberto Eco dit avoir, un peu partout dans les grandes universités du monde, travaillé cette nouvelle, avec ses étudiants, pendant quarante-cinq ans, et il reconnaît qu'il ne se lasse pas de la relire, à chaque fois qu'il en a l'occasion. Dans *De la littérature* Umberto Eco consacre un article entier à la nouvelle – il n'en saurait être autrement – et dans une note en bas de page, explicative et très longue, il traite de la traduction anglaise qui n'a pas su faire ressortir le célèbre incipit de *Sylvie* : « — *Je sortais d'un théâtre* ». La parole est momentanément donnée à Umberto Eco :

« Les langues ne possédant pas l'imparfait n'ont pas de chance, et elles ont du mal à rendre cet incipit nervalien. Une traduction anglaise du siècle dernier (*Sylvie*: a Recollection of Valois, New York, Routledge and Sons, 1887) essayait avec *I quitted a theater where I used to appear every night*, tandis qu'une autre, plus récente, essaie *I came out of the theater where I used to spend money every evening*, et on ne sait d'où vient cette allusion à l'argent dépensé, mais peut-être voulait-on faire comprendre que c'était une habitude, un vice, quelque chose qui durait depuis trop de temps (Nerval, *Selected Writings*, trad. Geoffrey Wagner, New York, Grove Press, 1957). Que ne ferait-on pas pour suppléer l'absence de l'imparfait ! Je trouve beaucoup plus fidèle la très récente traduction de Richard Sieburth (*Sylvie*, Hardmonsworth, Penguin, 1995) qui dit: *I was coming out of a theater where, night after night, I would appear in one of the stage boxes...* Cela rallonge un peu mais le caractère duratif et itératif de l'imparfait original est restitué » (2002, p. 68).

Par ailleurs, Umberto Eco, toujours en sémioticien averti, affirme que :

« Après avoir reçu une séquence de signes, notre mode d'agir dans le monde en est changé, pour un temps ou à jamais » (1985, p. 55).

Affirmation judicieuse s'il en fut. Qu'est-ce à dire lorsqu'on sait que les séquences les plus denses sémantiquement relèvent de la littérature, véritable macrocosme signifiant à l'infini, y compris dans l'œuvre unique, microcosme par rapport à la dimension incommensurable de la discipline, mais tout aussi signifiant, même soumis à analyses multiples par des chercheurs avisés. *Sylvie* en est une preuve. Cette densité, cette polysémie, adopte dans beaucoup de cas, une géométrie variable selon les occurrences des nuances de sens ne manquant pas d'exister entre une langue et une autre. Et par conséquent la littérature, par la créativité qui l'habite, et étant l'une de ses dimensions les plus fondamentales, constitue une véritable pépinière au terreau immensément fertile que les traductions ensementeront à l'infini. Avec plus ou moins de bonheur. Plus ou moins d'efficacité et de créativité.

2. De la rencontre de la précision et de l'exactitude

Mais en littérature, la précision et l'exactitude, ne sont pas primordiales car il ne saurait y avoir de précision ou d'exactitude dans la fiction, la subjectivité, le rêve, l'imaginaire, les constructions oniriques ou délirantes... composants fondateurs de la production littéraire. Quant à la fidélité elle n'est exigée que par les esprits véritablement polyglottes et elle demeure tributaire de la disponibilité terminologique et des nuances de celle-ci ainsi que de spécificités structurelles telles que l'imparfait français, duquel Marcel Proust disait :

« J'avoue que certain emploi de l'imparfait de l'indicatif – de ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif, qui, au moment même où il retrace nos actions, les frappe d'illusion, les anéantit dans le passé sans nous laisser comme le parfait, la consolation de l'activité – est resté pour moi une source inépuisable de mystérieuses tristesses » (1958, p. 239).

Aux dires donc, très autorisés, de Marcel Proust et d'Umberto ECO, il n'est point de salut pour les langues qui ne connaissent pas l'imparfait. Et il serait tout à fait vain de tenter de le restituer par un quelconque procédé de substitution. Cela dit, la traduction, étant nécessaire pour la diffusion des textes littéraires qui sont, par essence, universels, doit s'accommoder des structures à sa disposition, étant donné que les professionnels de la lecture savent pertinemment que les sens, la sémantique, d'une langue à une autre, ne sont pas superposables dans l'absolu. Ce, pendant que pour le lecteur maîtrisant, peu ou prou, une langue à la fois, l'étanchéité et l'imperméabilité linguistique et/ou culturelle seront une attitude naturelle et le texte traduit, offrira un moment de contemplation, de plaisir, d'évasion, de méditation, sans que la recherche animée d'un esprit d'érudition et de curiosité intellectuelle méticuleuse ne soit mise à contribution.

Bien entendu, lorsqu'il s'agira de s'intéresser à Gérard de Nerval, en tant que traducteur du Faust de Johann Wolfgang Goethe, la question de la créativité devient instinctive et l'on se demandera à chaque instant où s'arrête l'auteur Allemand et où commence le traducteur Français. Quant à Edgar Allan Poe, le curseur ira vers cette autre question légitime :

- Aurait-il eu cette aura de conteur inimitable s'il avait été traduit par quelqu'un d'autre que Charles Baudelaire ?

Il est vrai que ces questions sont filles de la subjectivité la plus insolente, iconoclastes, d'une certaine manière,

- *mais n'est-ce pas là, l'une des « facultés » productives de la littérature ?*
- N'est-elle pas la résultante de la subjectivité de l'auteur, embarqué dans cette pharamineuse opération de traiter avec les mots ?
- N'est-elle pas aussi un lieu de rencontres et de confrontations entre cette même subjectivité et cette autre, celle du lecteur, car il ne saurait y avoir de lecture passive ou innocente ?

3. De la subjectivité et de ses atouts

Dans le cas de la traduction, une ou d'autres subjectivités seront toujours les bienvenues. Si la faconde du traducteur, lui-même écrivain réputé dans sa langue maternelle, se déclare, se voit, émerge, le moins que l'on puisse dire est que la traduction a été en de bonnes mains.

Cependant, ce n'est pas toujours le cas. En témoigne ce passage éloquent de Milan Kundera, véritable réquisitoire contre des traductions plus ou moins fantaisistes :

« En 1968 et 1969, la Plaisanterie a été traduit dans toutes les langues occidentales. Mais quelle surprise ! En France, le traducteur a récrit le roman en ornementant mon style. En Angleterre, l'éditeur a coupé tous les passages réflexifs, éliminé les chapitres musicologiques, changé l'ordre des parties, recomposé le roman. Un autre pays. Je rencontre mon traducteur : il ne connaît pas un seul mot de tchèque. "Comment avez-vous traduit ?" Il répond : "Avec mon cœur", et me montre ma photo qu'il sort de son

portefeuille. Il était si sympathique que j'ai failli croire qu'on pouvait vraiment traduire grâce à une télépathie du cœur. Bien sûr, c'était plus simple : il avait traduit à partir du rewriting français, de même que le traducteur en Argentine. Un autre pays : on a traduit du tchèque. J'ouvre le livre et je tombe par hasard sur le monologue d'Helena. Les longues phrases dont chacune occupe chez moi tout un paragraphe sont divisées en une multitude de phrases simples... Le choc causé par les traductions de la Plaisanterie m'a marqué à jamais. D'autant plus que pour moi qui n'ai pratiquement plus le public tchèque les traductions représentent tout. C'est pourquoi, il y a quelques années, je me suis décidé à mettre enfin de l'ordre dans les éditions étrangères de mes livres. Cela n'a pas été sans conflits ni sans fatigue : la lecture, le contrôle, la révision de mes romans, anciens et nouveaux, dans les trois ou quatre langues étrangères que je sais lire ont entièrement occupé toute une période de ma vie... L'auteur qui s'évertue à surveiller les traductions de ses romans court après les innombrables mots comme un berger derrière un troupeau de moutons sauvages ; triste figure pour lui-même, risible pour les autres » (Kundera, 1986, p. 143-144).

Mais il existe des particularités linguistico-culturelles plus vastes avec une telle différence que nul traducteur n'oserait s'aventurer à une quelconque transposition. C'est ainsi que le linguiste américain Benjamin Lee Whorf affirme ceci à propos des Hopis, tribu indienne qui vivait sur le territoire de l'État de l'Arizona actuel :

« On constate que la langue Hopi ne possède aucun mot, aucune forme grammaticale, construction ou expression qui fasse directement référence à ce que nous appelons le "temps", ou qui renvoie au passé, au présent ou au futur, ou à la permanence et à la durée, ou au mouvement considéré sous l'angle de la cinématique plutôt que de la dynamique... Par conséquent, la langue Hopi était dépourvue de toute référence, explicite et implicite, au "temps" » (1956, p. 118).

- Que dire devant une absence aussi totale de références au temps ?
- Comment traduire, éventuellement, une telle conception, certainement densément présente dans la langue et surtout dans la littérature orale des Hopis ?

Cela relève du domaine de l'impossible. Sous peine de mutilations non seulement enlaidissant mais pervertissant le sens de manière irrémédiable et injustifiable. Mais encore une fois, cette étrange différence donne plus de légitimité à la conception du temps aussi bien occidentale qu'orientale. Universelle est-on tenté de dire. Cette conception unique de l'absence du temps dans la langue Hopi est très révélatrice de la façon dont la langue et la culture sont inextricablement imbriquées.

De même que chez les aborigènes d'Australie, il existe deux temps distincts : celui du temps immédiat et ordinaire de la vie quotidienne, et, cet autre qu'ils appellent « *le temps-rêve* » qui inclut non seulement les événements du sommeil mais aussi les faits auxquels ils s'attendent ou qu'ils envisagent, imaginent, conçoivent, ou dont ils ont l'intuition. Cette binarité exclusive du temps a révélé à la linguiste et ethnologue Hannah Arendt une découverte philosophique inédite et poétiquement séduisante, formulée par cette question : « *Où sommes-nous lorsque nous pensons ?* »

- Est-on loin de la traduction ? Non.

Car tous les théoriciens et les planificateurs des opérations de translation ont ignoré et méconnaissent ces différences à la source même de la culture universelle où

l'admiration serait le seul sentiment que l'on devrait, que l'on est en devoir et en droit d'éprouver pour les autres.

C'est sans doute l'absence de telles attitudes, l'absence d'une possible communication assurée d'abord par la traduction qui a causé les massacres perpétrés par les Européens aussi bien sur les Amérindiens que sur les Aborigènes. Lesquels massacres ont englouti à jamais des conquêtes scientifiques, techniques, philosophiques, dans le néant de la disparition. L'antidote pour le tabac, des systèmes hydrauliques d'irrigations plusieurs fois millénaires et une vision cosmique extraordinaire centrée sur l'esprit habitant toute entité sur cette terre.

4. L'ineffable hiatus

Il est évident qu'il y a un immense et ineffable hiatus insondable entre ce que ressentent les êtres et les mots dont ils disposent à un moment ou un autre pour dire leurs expériences de la vie. Lequel hiatus est encore plus prégnant lorsque des écrivains s'expriment, dans cet effort incommensurable de se servir des mots pour d'autres communications que celles triviales de la quotidienneté.

- Que dire alors de ceux qui s'adonnent à cet autre effort, encore plus incommensurable de les traduire ?

Ernst Cassirer, le célèbre anthropologue, raconte qu'un jour, un critique littéraire érudit lui demanda à quelle période précise il faisait référence dans cette phrase :

- « Les habitants des cavernes, au petit matin de notre monde humain, dressaient des échafaudages dans le sombre intérieur de leurs antres rocheux » (1976, p. 67).

C'est dire que l'on a besoin de « *traduire* » dans une même langue par des précisions ou autres, ce qui est techniquement intraduisible ou même inexplicable, car relevant d'une forme de poésie qui laisse le doute insatisfait et l'entretient, qui suspend l'imagination et encourage le rêve. Ernst Cassirer explique plus loin ce qu'il considère comme manquement à une lecture non pas passive, mais active. Il écrit ce qu'il a tenté de faire comprendre à ce critique :

« J'essayai de lui expliquer qu'une information précise n'ajouterait rien à ce que je voulais dire, mais que "le petit matin de notre monde humain" pouvait servir de support à un sentiment important. Une date aurait seulement convaincu le lecteur qu'il avait compris ce que je voulais dire, alors qu'en fait, il serait complètement passé à côté s'il n'avait vu dans ma phrase que la relation d'un incident historique » (Cassirer, 1976, p. 68).

Quelque pragmatique esprit pourra toujours s'élever contre tous ces exemples et dire que seule intéresse l'exactitude et la précision. Excluant par cette sentence le discours littéraire et sa polysémie rendant encore plus difficile la traduction. Mais, même dans un discours historique, exigeant l'exactitude, des divergences notables peuvent surgir, lorsqu'il s'agit de traduire un même fait, le poids de la subjectivité et des contingences culturelles qui la sous-tendent, n'étant pas négligeables. Elles peuvent être autrement décisives. Comme le montre cet exemple édifiant, à propos de quatre versions de traductions d'un même fait, à partir d'un compte rendu écrit en nahuatl, la

langue des Aztèques. Ce cas de figure, rapporté par Jamake Highwater, illustre clairement ces vues naturellement différentes. Ci-après la première traduction, réalisée en 1547, par un homme de religion, le frère Bernardino de Sahagun :

« Alors le capitaine ordonna qu'on les attache. Ils mirent des fers à leurs chevilles et à leur cou. Cela fait, ils tirèrent alors le grand canon lombard. Et les messagers, lorsque cela arriva, perdirent réellement connaissance et tombèrent en syncope ; chacun tomba : chacun, vacillant, tomba ; ils ne surent plus rien. Et les espagnols les relevèrent chacun, relevèrent chacun pour qu'il soit assis ; ils leur firent boire du vin. Sur ce, ils leur donnèrent de la nourriture ; ils les firent manger. Ainsi ils les rétablirent ; ainsi ils gardèrent leurs forces » (Highwater, 1984, p. 114).

Cette version en engendra une autre, établie en anglais par Lysander Kemp à partir d'un autre texte espagnol rédigé par un certain Angel Maria Garibay :

« Alors le capitaine donna des ordres, et les messagers furent enchaînés par les pieds et par le cou. Quand cela eut été fait, on fit partir le grand canon. Les messagers perdirent connaissance et s'évanouirent. Ils tombèrent côte à côte et demeurèrent étendus là où ils étaient tombés. Mais les espagnols leur firent vite reprendre connaissance : ils les aidèrent à se relever, leur donnèrent du vin à boire et leur offrirent de la nourriture » (Highwater, 1984, p. 114).

Mais un autre traducteur, Bernal Diaz Del Castillo, écrivit une autre traduction à partir de laquelle Dominique Aubier obtient, cette autre version en français :

« Tout se fit en présence des deux ambassadeurs. Cortès désirait qu'ils puissent bien voir les tirs. Il leur dit qu'il désirait leur parler de nouveau avec les caciques. Alors on mit le feu aux poudres. Il faisait précisément un temps très calme. Les pierres retentissaient par les monts, retombant avec fracas. Gouverneurs et indiens s'épouvantèrent devant choses si neuves. Ils firent représenter la scène par leurs peintres afin de la montrer à Montezuma » (Highwater, 1984, p. 115).

Le même événement est traduit une quatrième fois par William Henry Prescott, historien en l'intégrant à son célèbre ouvrage *The Conquest of Mexico* :

« Cortès fit sortir la cavalerie sur la plage, dont le sable humide offrait une assiette solide aux pieds des chevaux. Les mouvements rapides et hardis des troupes comme elles effectuaient leurs exercices militaires, l'aisance apparente avec laquelle les cavaliers commandaient leurs fières montures, l'éclat de leurs armes et le son strident de la trompette, tout cela remplissait les spectateurs d'étonnement ; mais lorsqu'ils entendirent le tonnerre des canons dont Cortès avait ordonné qu'ils fussent tirés en même temps, et lorsqu'ils furent témoins du volume de fumée et de flammes s'échappant de ces terribles machines, et du bruit précipité des boulets qui passaient à toute vitesse au milieu des arbres de la forêt voisine, brisant leurs branches en petits morceaux, ils furent atterrés, et le chef aztèque lui-même n'échappa pas entièrement à cet état » (Highwater, 1984, p. 115).

Ces quelques différences, notables dans la quatrième version, où l'auteur dépassant ou même outrepassant son rôle de traducteur, manifeste des tendances nettes à l'écriture non plus historique mais littéraire, n'engendrent pas de conflits entre toutes ces versions, relatant la première démonstration d'un tir de canon, ordonnée par Fernand Cortès, devant les messagers de Montezuma pour les effrayer et leur montrer sa puissance et sa suprématie technique. Mais Jamake Highwater, les a recensées et

comparées pour illustrer l'inextinguible réflexe de subjectivité devant un même fait historique. *Que dire alors des traductions littéraires ?*

De la trahison d'une conclusion

Traduire c'est trahir un peu a-t-on dit. Assurément.

- Mais que seraient la fidélité, l'honnêteté, l'abnégation, l'honneur, le don de soi, sans la trahison ?

Trahir alors et traduire. Telle est la difficile voie de l'étendue du savoir vers des contrées lointaines, sols imprévus, par la version originale et le premier jet de la production intellectuelle dans une langue donnée.

Références

- CASSIRER, Ernst (1976). *Essai sur l'homme*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun ».
- ECO, Umberto (1985). *Lector in Fabula*. Paris : Grasset.
- (2002). *De la littérature*. Paris : Grasset.
- HIGHWATER, Jamake (1984). *L'esprit de l'aube : Vision et réalité des indiens d'Amérique*. Paris : Nouveaux horizons.
- KUNDERA, Milan (1986). *L'art du roman*. Paris : Gallimard.
- PROUST, Marcel (1958). *Pastiches et mélanges*. Paris : Gallimard.
- WHORF, Benjamin Lee (1956). *Language, Thought and Reality – Selected Writings*. MIT Press.

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Termes intraduisibles : Les pépites interculturelles », *Aphorismos*, vol. 2, no 1 – avril 2025, p. 31 – 39.